

Quand ils surent que nous dirigions notre marche vers l'occident, ils nous demandèrent si nous avions dessein de passer par le pays des Alechan. Sur notre réponse affirmative, ils nous détournèrent de ce projet; ils nous dirent que nos animaux y périraient, parce qu'on n'y rencontrait pas un seul pâturage. Nous savions déjà que les Alechan sont un pays encore plus stérile que l'Ortous. Ce sont en effet des chaînes de hautes montagnes sablonneuses, où l'on voyage quelquefois pendant des journées entières, sans rencontrer un seul brin de végétation; certains vallons, rares et étroits, offrent seulement aux troupeaux quelques plantes maigres et épineuses. A cause de cela le royaume des Alechan est très-peu peuplé, même en comparaison des autres pays de la Mongolie.

Les Mandarins nous dirent que cette année la sécheresse, qui avait été générale dans toute la Tartarie, avait rendu le pays des Alechan presque inhabitable; ils nous assurèrent qu'un tiers au moins des troupeaux avait péri de faim et de soif, et que le reste était dans un état misérable... Pour faire le voyage de Péking, on avait choisi ce qu'il y avait de mieux dans le pays; et nous avons pu remarquer, que les animaux de la caravane étaient bien loin de ressembler à ceux que nous avons vus dans le Tchakar. La sécheresse, le manque d'eau et de pâturages, la décimation des troupeaux, tout cela avait donné naissance à une grande misère, d'où étaient sortis de nombreux brigands, qui désolaient le pays et détroussaient les voyageurs. On nous assura qu'étant en si petit nombre, il ne serait pas prudent de nous engager dans les montagnes des Alechan, surtout pendant l'absence des principales autorités.

D'après tous ces renseignements, nous prîmes la résolution, non pas de rebrousser chemin, car nous étions déjà engagés trop avant, mais de changer un peu notre plan de route. La nuit était très-avancée quand nous songeâmes à prendre un peu de repos; à peine eûmes-nous dormi quelques instants, que le jour parut. Les Tartares sellèrent promptement leurs chevaux, et, après nous avoir souhaité la paix et le bonheur, ils partirent ventre à terre, et volèrent sur les pas de la grande caravane qui les avait précédés.

Pour nous, avant de nous mettre en route, nous déroulâmes l'excellente carte de l'empire chinois, publiée par M. Andriveau-Goujon, et nous cherchâmes sur quel point nous devions nous diriger, pour éviter ce misérable pays des Alechan, sans pourtant trop nous écarter du but vers lequel nous marchions. D'après l'inspection de la carte, nous ne vîmes d'autre moyen que de traverser de nouveau le fleuve Jaune, de rentrer en dedans de la grande muraille chinoise, et de voyager en Chine à travers la province du *Kan-Sou* jusque chez les Tartares du *Koukou-Noor*.

Autrefois cette détermination nous eût fait frémir; habitués comme nous l'étions à vivre en cachette au milieu de nos chrétientés chinoises, il nous eût paru impossible de nous engager dans l'empire chinois, seuls et sans le patronage d'un catéchiste: alors il eût été pour nous clair comme le jour que notre étranglement, et la persécution de toutes les Missions chinoises, eussent été la suite inévitable de notre téméraire dessein. Telles eussent été nos craintes d'autrefois; mais le temps de la peur était passé. Aguerri par deux mois de route, nous

avons fini par nous persuader que nous pouvions voyager dans l'empire chinois avec autant de sécurité que dans la Tartarie. Le séjour que nous avons déjà fait dans plusieurs grandes villes de commerce, obligés de traiter par nous-mêmes nos affaires, nous avait quelque peu stylés et rendus moins étrangers aux mœurs et aux habitudes chinoises. Le langage ne nous offrait plus aucun embarras : outre que nous pouvions parler l'idiome tartare, nous nous étions familiarisés avec les locutions populaires des Chinois, chose très-difficile en résidant toujours dans les Missions, parce que les chrétiens s'étudient, par flatterie, à n'employer, devant les Missionnaires, que la courte nomenclature des mots qu'ils ont étudiés dans les livres. En dehors de ces avantages purement moraux et intellectuels, notre long voyage nous avait fait beaucoup de bien sous le rapport physique. La pluie, le vent et le soleil, qui avaient impunément sévi, deux mois durant, contre notre teint européen, avaient fini par rembrunir et tanner notre visage, au point de lui donner un air passablement sauvage. La crainte d'être reconnu par les Chinois ne pouvait donc faire sur nous la plus légère impression.

Nous dîmes à Samdadchiemba, que nous cesserions, après quelques jours, de voyager dans la Terre des herbes, et que nous continuerions notre route par l'empire chinois. — Voyager chez les Chinois, dit le Dchiahour, c'est très-bien : il y a de bonnes auberges, on y boit de bon thé. Quand il pleut, on peut se mettre à l'abri; la nuit, on n'est pas éveillé par la froidure du vent du nord... Mais en Chine il y a dix mille routes; laquelle prendrons-nous? Savons-nous quelle est la bonne? —

Nous lui fîmes voir la carte, en lui indiquant tous les endroits par lesquels nous passerions avant d'arriver dans le *Koukou-Noor*; nous lui réduisîmes même en *lis* toutes les distances d'une ville à l'autre. Samdadchiemba regardait notre petite carte géographique avec un véritable enthousiasme. — Oh! dit-il, c'est à cette heure que j'ai sincèrement regret de n'avoir pas étudié pendant que j'étais dans ma lamaserie; si j'avais écouté mon maître, si je m'étais bien appliqué, je pourrais peut-être aujourd'hui comprendre cette description du monde que voilà peinte sur ce morceau de papier. N'est-ce pas qu'avec cela on peut aller partout, sans demander la route? — Oui, partout, lui répondîmes-nous, même dans ta famille. — Comment? est-ce que mon pays serait aussi écrit là-dessus?... Et en disant ces mots il se courba avec vivacité sur la carte, de manière à la couvrir tout entière de sa large figure. — Range-toi, qu'on te montre ton pays... tiens, vois-tu ce petit espace à côté de cette ligne verte? C'est le pays des Dchiahours, c'est ce que les Chinois nomment les *Trois-Vallons* (San-Tchouen); ton village doit être ici; nous passerons tout au plus à deux journées de ta maison. — Est-il possible? reprit-il en se frappant le front, nous passerons à deux journées de ma maison, dites-vous? Comment! pas plus loin que deux journées? Dans ce cas-là, quand nous serons tout près, je demanderai à mes pères spirituels la permission d'aller revoir mon pays. — Quelle affaire peux-tu avoir encore dans les *Trois-Vallons*? — J'irai voir ce qui s'y passe... Voilà dix-huit ans que j'en suis parti; j'irai voir si ma vieille mère y est encore; si elle n'est pas morte, je la ferai entrer dans la sainte Église.

Pour mes deux frères, je n'en répons pas : qui peut savoir s'ils auront assez de bon sens pour ne plus croire aux transmigrations de Bouddha?... Ah ! voilà qui est bien, ajouta-t-il, après une courte pause ; je vais faire encore un peu de thé, et tout en buvant nous parlerons tout doucement de cela.

Samdadchiemba n'y était plus ; ses pensées s'étaient toutes envolées au pays natal. Nous dûmes le rappeler à la réalité de sa position. — Samdadchiemba, pas besoin de faire du thé ; maintenant, au lieu de causer, il faut plier la tente, charger les chameaux et nous mettre promptement en route. Vois, le soleil est déjà assez haut ; si nous ne marchons pas vite, nous n'arriverons jamais dans le pays des Trois-Vallons. — Parole pleine de vérité ! s'écria-t-il ; et, se levant brusquement, il se mit à faire avec ardeur les préparatifs du départ.

En nous remettant en route, nous abandonnâmes la direction vers l'occident, que nous avions rigoureusement suivie durant notre voyage ; nous descendîmes un peu vers le midi. Après avoir marché pendant la moitié de la journée, nous nous reposâmes un instant à l'abri d'une roche, pour prendre notre repas. Comme à l'ordinaire, nous dinâmes au pain et à l'eau ; et encore quel pain et quelle eau ! de la pâte à moitié cuite, de l'eau saumâtre que nous avons été obligés de puiser à la sueur de notre front, et de transporter pendant la route.

Sur la fin de notre repas, pendant que nous puisions dans nos petites fioles un peu de poussière de tabac en guise de dessert, nous aperçûmes venir à nous un Tartare monté sur un chameau : il s'assit à côté de nous ; après nous être souhaité mutuellement la paix, nous lui

donnâmes à flairer nos tabatières, puis nous lui offrîmes un petit pain cuit sous la cendre. Dans un instant, il eut croqué le pain et aspiré coup sur coup trois prises de tabac. Nous le questionnâmes sur la route ; il nous dit qu'en suivant toujours la même direction, nous arriverions dans deux jours sur les bords du fleuve Jaune, qu'au delà nous entrerions sur le territoire chinois. Ces renseignements nous furent très-agréables, car ils s'accordaient parfaitement avec les indications de la carte. Nous lui demandâmes encore si l'eau était loin. — Oui, les puits sont très-loin, nous répondit-il. Si vous voulez vous arrêter aujourd'hui, vous trouverez sur la route une citerne, mais l'eau est peu abondante et très-mauvaise ; autrefois c'était un puits excellent, aujourd'hui il a été abandonné, parce qu'un *tchutgour* (diable) en a corrompu les eaux...

Sur ces informations, nous levâmes la séance ; nous n'avions pas de temps à perdre, si nous voulions arriver avant la nuit. Le Mongol monta sur son chameau, qui s'en alla par bonds à travers le désert, tandis que la petite caravane continuait à pas lents sa marche uniforme et monotone.

Avant le soleil couché nous arrivâmes à la citerne qui nous avait été indiquée. Comme nous ne pouvions espérer de trouver plus loin une eau meilleure, nous dressâmes la tente ; nous pensions d'ailleurs que la citerne n'était pas peut-être aussi diabolique que l'avait prétendu le Tartare.

Pendant que nous allumions le feu, le Dchiahour alla puiser de l'eau ; il revint à l'instant, en disant qu'elle était impotable, que c'était de véritable poison. Il en

rapportait une écuellée, afin que nous pussions constater par nous-mêmes la vérité de ce qu'il disait. La puanteur de cette eau sale et bourbeuse était en effet intolérable : au-dessus de ce liquide nauséabond on voyait flotter comme des gouttelettes d'huile, dont la vue augmentait encore notre dégoût. Nous n'eûmes pas le courage d'y porter nos lèvres pour la goûter ; il nous suffisait de la voir, et surtout de la sentir.

Et cependant il fallait boire ou se laisser mourir de soif. Nous essayâmes donc de tirer le meilleur parti possible de cette citerne du Diable, comme l'appellent les Tartares. Nous allâmes ramasser des racines qui croissaient en abondance aux environs, et qui étaient à moitié enterrées dans le sable : il ne fallut qu'un instant pour en avoir une grande provision. Nous fîmes d'abord du charbon que nous écrasâmes grossièrement ; puis nous remplîmes notre grande marmite de cette eau puante et bourbeuse, et nous la plaçâmes sur le feu. Quand l'eau fut chaude, nous y infusâmes une grande quantité de charbon pulvérisé.

Pendant que nous étions occupés de cette opération chimique, Samdadchiemba, accroupi à côté de la marmite, nous demandait à chaque instant quel genre de souper nous prétendions faire avec tous ces détestables ingrédients. Nous lui fîmes une dissertation complète sur les propriétés décolorantes et désinfectantes du carbone. Il écouta notre exposé scientifique avec patience, mais il ne parut pas convaincu. Ses deux yeux étaient continuellement braqués sur la marmite ; et il était facile de voir, à l'expression sceptique de sa figure, qu'il ne comptait guère que l'eau épaisse qui était dans

la marmite pût tourner en eau claire et limpide.

Enfin, après avoir décanté notre liquide, nous le filtrâmes dans un sac de toile. L'eau que nous obtînmes n'était pas, il est vrai, délicieuse, mais elle était potable ; elle avait déposé sa saleté et toute sa mauvaise odeur. Nous en avons déjà bu plus d'une fois dans notre voyage, qui ne la valait certainement pas.

Samdadchiemba était ivre d'enthousiasme. S'il n'eût pas été chrétien, certainement il nous eût pris pour des Bouddhas vivants. Les Lamas, disait-il, prétendent qu'il y a tout dans leurs livres de prières ; cependant, je suis sûr qu'ils mourraient tous de soif ou empoisonnés, s'ils n'avaient pour faire leur thé que cette citerne. Ils ne sauraient jamais trouver le secret de rendre cette eau bonne... Samdadchiemba nous accabla de bizarres questions sur les choses de la nature. A propos de la purification d'eau que nous venions de faire, il nous demanda si en se frottant bien la figure avec du charbon il parviendrait à la rendre aussi blanche que la nôtre ; puis, se prenant à regarder ses mains encore toutes noires, à cause du charbon qu'il avait pulvérisé tout à l'heure, il se mit à rire aux éclats.

Il était déjà nuit quand nous achevâmes la distillation de notre eau. Nous fîmes du thé en abondance, et la soirée se passa à boire. Nous nous contentâmes de délayer quelques pincées de farine d'avoine dans notre boisson ; car la soif ardente dont nous étions dévorés avait absorbé le désir de manger. Après avoir bien noyé nos entrailles desséchées par une longue journée de marche, nous songeâmes à prendre un peu de repos.

A peine fûmes-nous couchés, qu'un bruit inattendu

et extraordinaire vint tout à coup nous jeter dans la stupeur. C'était un cri lugubre, sourd et prolongé, qui semblait se rapprocher insensiblement de notre tente. Nous avons entendu les hurlements des loups, les rugissements des tigres et des ours ; mais ce qui frappait nos oreilles en ce moment, n'était comparable à rien de tout cela. C'était comme le mugissement d'un taureau, mêlé d'un accent si étrange et si inusité, que nous en avons le cœur plein d'épouvante. Nous étions d'autant plus surpris de cette rencontre, que tout le monde s'accordait à dire qu'il n'existait pas une seule bête féroce dans tout le pays des Ortous.

Notre embarras devenait sérieux ; nous commençons à craindre pour nos animaux, qui étaient attachés à l'entour de la tente, et un peu aussi pour nous-mêmes. Comme le bruit ne discontinuait pas, et paraissait, au contraire, se rapprocher sans cesse, nous nous levâmes, non pas pour aller examiner de près cette bête malencontreuse qui troublait notre repos, mais pour tâcher de lui donner l'épouvante. Tous trois à la fois, nous nous mîmes à pousser de grands cris, de toute la puissance de nos poumons. Après un instant de silence, les mugissements se firent de nouveau entendre, mais à une distance très-éloignée. Nous conjecturâmes qu'à notre tour, nous avions fait peur à l'animal, et cela diminua un peu notre crainte.

Ces cris effrayants venant à se rapprocher encore, nous allumâmes, à quelques pas de notre tente, un grand entassement de broussailles. Ce grand feu, au lieu d'éloigner cet animal problématique, parut au contraire l'inviter à venir vers nous. Une flamme im-

mense s'échappait du sein des broussailles embrasées. A la faveur de son lointain reflet, nous distinguâmes enfin comme la forme d'un grand quadrupède de couleur rousse. Il ne paraissait pas avoir l'air aussi féroce que ses cris semblaient l'annoncer. Nous nous hasardâmes à aller vers lui, mais il s'éloignait à mesure que nous avançons. Samdadchiemba, dont les yeux étaient très-perçants, et accoutumés, comme il le disait, à regarder dans le désert, nous assura que c'était un chien ou un veau égaré.

Nos animaux paraissaient, pour le moins, aussi préoccupés que nous. Le cheval et le mulet dressaient leurs oreilles en avant, et creusaient la terre de leur pied, tandis que les chameaux, le cou tendu et les yeux effarés, ne perdaient pas un instant de vue l'endroit d'où partaient ces cris sauvages.

Pour tâcher de savoir au juste avec qui nous avions affaire, nous délayâmes une poignée de farine d'avoine dans une des pièces de notre vaisselle de bois ; nous la plaçâmes à l'entrée de la tente, et nous rentrâmes. Bientôt nous vîmes l'animal s'avancer à pas lents, s'arrêter, puis avancer encore. Enfin il aborda franchement le plat et lapa avec vitesse le souper que nous lui avions préparé. Il nous fut alors facile de reconnaître un chien. Il était d'une grosseur prodigieuse. Après avoir bien nettoiyé et récuré de sa langue son assiette de bois, il se coucha sans façon à l'entrée de la tente ; nous suivîmes son exemple, et nous nous endormîmes avec calme, contents d'avoir rencontré un protecteur au lieu d'un ennemi.

Le matin, à notre réveil, nous pûmes considérer au

grand jour et à loisir ce chien qui, après nous avoir tant effrayés, s'était livré à nous avec un entier abandon. Il était de couleur rousse, et d'une taille extraordinairement grande; l'état de maigreur dans lequel il se trouvait témoignait qu'il s'était égaré déjà depuis longtemps. Une jambe disloquée, et qu'il traînait en marchant, donnait à son allure un certain balancement qui avait quelque chose de formidable. Mais il était surtout effrayant, quand il faisait résonner le timbre de sa voix caverneuse et sauvage. Nous ne pouvions l'entendre sans nous demander si l'être que nous avions sous les yeux appartenait bien réellement à la race canine.

Nous nous mîmes en route, et le nouvel Arsalan nous accompagna avec fidélité. Le plus souvent, il précédait de quelques pas la caravane, comme pour nous indiquer la route, qui, du reste, paraissait lui être assez familière.

Après deux journées de marche, nous arrivâmes au pied d'une chaîne de montagnes dont les cimes allaient se perdre dans les nues. Nous les gravîmes avec courage, espérant qu'au delà nous rencontrerions le fleuve Jaune. Cette journée de marche fut très-pénible, surtout pour les chameaux, qui devaient sans cesse marcher sur des rochers durs et aigus. Aussi, après quelques instants, leurs pieds charnus étaient-ils tout ensanglantés. Quant à nous, nous fûmes peu sensibles à la peine que nous éprouvions. Nous étions trop occupés à considérer l'aspect étrange et bizarre des montagnes que nous parcourions.

Dans les gorges, et au fond des précipices formés par ces hautes montagnes, on n'aperçoit que de grands

entassements de mica et de pierres lamellées, cassées, broyées, et souvent comme pulvérisées. Tous ces débris d'ardoises et de schistes paraissent avoir été charriés dans ces gouffres par de grandes eaux; car ils n'appartiennent nullement à ces montagnes, qui sont de nature granitique. A mesure qu'on avance vers la cime, ces monts affectent des formes de plus en plus bizarres. On voit de grands quartiers de rochers roulés et entassés les uns sur les autres, et comme étroitement cimentés ensemble. Ces rochers sont presque partout incrustés de coquillages, et de débris de plantes semblables à des algues marines; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces masses granitiques sont découpées, rongées et usées dans tous les sens. De tout côté, on ne voit que des cavités, des trous qui serpentent par mille détours; on dirait que tout le haut de la montagne a été soumis à l'action lente et dévastatrice de vers immenses. Quelquefois le granit offre des empreintes profondément creusées, comme si elles eussent servi de moules à des monstres, dont les formes sont encore très-bien conservées.

A la vue de tous ces phénomènes, il nous semblait souvent que nous marchions dans le lit d'une mer desséchée. Tout porterait à croire que ces montagnes ont été, en effet, lentement travaillées par la mer. Impossible d'attribuer tout ce qu'on y voit aux eaux de la pluie, et encore moins aux inondations du fleuve Jaune, qui, si prodigieuses qu'on les suppose, n'arriveraient jamais à une si grande élévation. Les géologues qui prétendent que le déluge a eu lieu par affaissement, et non par une dépolarisation de la terre, trouveraient peut-être, sur

ces montagnes, des preuves assez fortes pour étayer leur système.

Quand nous fûmes arrivés sur la crête de ces hautes montagnes, nous aperçûmes à nos pieds le fleuve Jaune, qui roulait majestueusement ses ondes du sud au nord ; il était à peu près midi, et nous espérames que le soir même nous pourrions passer l'eau, et aller coucher dans une des auberges de la petite ville de *Ché-Tsui-Dzé*, que nous découvrions déjà sur le penchant d'une colline, de l'autre côté du fleuve.

Nous mîmes toute la soirée à descendre cette montagne escarpée, choisissant à droite et à gauche les endroits les moins scabreux. Enfin nous arrivâmes avant la nuit sur les bords du fleuve Jaune. Notre passage eut un succès inespéré. D'abord, les Tartares mongols qui étaient en possession du bac, pressurèrent moins notre bourse que ne l'avaient fait les bateliers chinois. En second lieu, les animaux montèrent sur la barque, sans la moindre difficulté. Nous fûmes seulement forcés d'abandonner sur le rivage notre chien boiteux. Les Mongols ne voulurent à aucun prix lui donner place sur la barque, ils prétendaient que la règle voulait que les chiens passassent l'eau à la nage, et non pas sur les barques uniquement destinées pour les hommes et pour les animaux qui ne savent pas nager. Nous dûmes céder à l'inflexibilité de leur préjugé.

De l'autre côté du fleuve nous fûmes en Chine. Nous dûmes donc adieu pour quelque temps à la Tartarie, au désert et à la vie nomade.

CHAPITRE XI.

Coup d'œil sur les peuples tartares.

Les Tartares, descendants des anciens Scythes, ont conservé jusqu'à ce jour l'habileté de leurs ancêtres pour tirer de l'arc et monter à cheval. Les commencements de leur histoire sont mêlés d'incertitude. Ils ont entouré de merveilles et de prodiges les exploits de leur premier conquérant, Okhous-Han, qui paraît être le Madyès d'Hérodote. Ce fameux chef des hordes scythes porta ses armes jusqu'en Syrie, et approcha même des confins de l'Égypte.

Les annales chinoises parlent beaucoup de certaines hordes nomades, qu'elles nomment *Hioung-Nou*, et qui ne sont autre chose que les Huns. Ces tribus errantes et guerrières s'étendirent peu à peu, et finirent par couvrir les vastes déserts de la Tartarie d'orient en occident. Dès lors elles ne cessèrent de harceler leurs voisins, et plusieurs fois elles firent des incursions sur les frontières de l'empire. Ce fut à cette occasion, que *Thsin-Chi-Hoang-Ti* fit construire la grande muraille, l'an 213 de l'ère chrétienne.

Environ 134 ans avant Jésus-Christ, les Huns, sous la conduite de *Lao-Chan*, leur empereur, se ruèrent contre les Tartares *Youëi-Tchi* (les Gètes), qui habi-